

PETITES CHRONIQUES

DE LA SYLVE

CHERCHER
DEVELOPPER
TRANSMETTRE

**Le castor,
d'espèce
"nuisible" à
espèce utile**

bulletin annuel de La Sylve
numéro 33 — décembre 2025

LA SYLVE
COYELLA-FORET

Disponibles aux Éditions de La Sylve. N'hésitez pas à vous les procurer auprès d'Alain Bardeau
6, rue d'Hérivaux 60580 Coye-la-Forêt, ou sur le site <http://www.lasylve.fr> à la rubrique « Publications »



Jean-Marie Delzenne (4,00 €)

illustrations de Pierre Ruckstuhl (gratuit, disponible en PDF)

Les oiseaux des forêts, des étangs,
des bords de l'eau, des champs et des prés
illustrations de Pierre Ruckstuhl (gratuit, disponible en PDF)

Jean-Marie Delzenne (gratuit, disponible en PDF)

Jean Prieux (10,00 €)

Les petits chanteurs de la Reine blanche
Jean-Marie Delzenne (8,00 €)

président de la Société mycologique de France
entretien avec Jean-Marie Delzenne
réédition 2021 (gratuit, disponible en PDF)

La forêt de Coye - Terre d'Histoire et de découvertes
Maurice Delaigue (réédition 2018 – 12,00 €)

**Les commerçants à Coyo de 1925 à aujourd'hui
(souvenirs d'enfance)**
Jean Prieux (réédition 2016 – 8,00 €)

Toussaint Rose, marquis de Coye, 1615 – 1701
Raymond Jacquet (8,00 €)

Louise Potet - Petite histoire d'une centenaire
témoignage recueilli par Jean-Marie Delzenne
en collaboration avec la municipalité de Coye
réédition 2021 (gratuit, disponible en PDF)

Les Dautreleau,
maîtres de poste à La Chapelle-en-Serval
Maurice Delaigue (8,00 €)

Randonnée dans les rues de Coye-la-Forêt
Jean Prieux (8,00 €)

Le cinéma et les étangs de Commelles
Jean-Luc Meyer (gratuit, disponible en PDF)

Autour des lieux-dits de Coye et de sa forêt
Raymond Jacquet (20,00 €)
uniquement disponible en PDF

DVD – Coye-la-Forêt, connais ton pays
Jean-Marie Delzenne & Michel Guignard (10,00 €)

Association régie par la loi du 1^{er} juillet 1901
Siège social : Mairie – 60580 Coye-la-Forêt

Henri ROMAGNESI †, président d'honneur
ancien président et secrétaire général de la Société mycologique de France, attaché au Muséum d'histoire naturelle de Paris, lauréat de l'Institut

Georgina COCHU †, présidente d'honneur

Guitte BARDEAU et Jean-Marie DELZENNE, membres d'honneur

Claude LEBRET, président

Michel SCORZATO, vice-président

Alain BARDEAU, trésorier

Marie-Alice CUTIER, secrétaire / trésorière adjointe

Régine ROUDIER, secrétaire adjointe

COMPOSITION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Roger BÉTHUNE
Claudie CESA
Jacqueline CHEVALLIER

Annick COTTEL
Michel GUIGNARD

Gérard LAFITTE
Marcel LAUNAY

Pierre RICHARD
Pierrette SIOLY-CORRE
Muriel WILCOX

Bulletin annuel de l'association La Sylve / numéro 33 – décembre 2025

Éditeur : La Sylve

Directeur de publication : Claude Lebreux

Comité de rédaction : Maud Adam, Jacqueline Chevallier, Jean-Marie Delzenne, Pierre Dubois, Pierrette Sioly-Corre, Muriel Wilcox

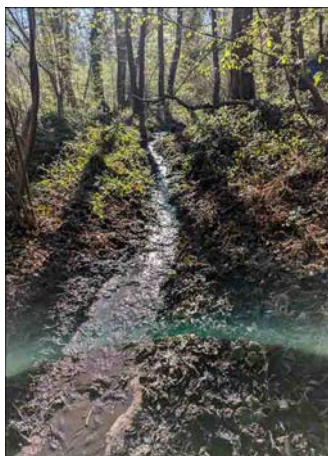
Photo de couverture : Steve Raubenstine

Photos : Gérard Laffite, Christophe Galet, le jardin du peintre Van Beek, Pixabay, MaxPPP, Wikimedia commons

Maquette : Patrick Chevillard

Imprimerie : ISIPRINT – 139 rue Rateau 93120 La Courneuve

3 Sommaire



I – La Sylve en 2025

- 4** Éditorial
par Claude Lebreton
- 5** Le sentier botanique
par Christophe Galet
- 7** Entretien de la source du Bois Brandin
par Jacqueline Chevallier
- 9** Le Lebensborn
par Annick Cotel
Conférence du 1^{er} mars 2025
- 12** Les jardins de curé
par Chantal Keraudren
Conférence du 26 avril 2025
- 15** Rando + à Méru
par Jacqueline Chevallier
- 17** Rando + au musée de la broserie
par Jacqueline Chevallier
- 19** Rando + en Beauvaisis
par Jacqueline Scorzato
- 21** Rando + à Bellefontaine
par Madeleine Rivé

II – Patrimoines naturel et culture

- 24** Le castor d'Europe
par Jacqueline Chevallier



III – Trésors cachés de nos adhérents

- 30** Fête champêtre à Coye-la-Forêt
dans les années 1960
par Maud Adam



Bilan d'activité 2025

Traditionnellement, La Sylve propose des conférences. Ainsi, en 2025, nous avons organisé cinq manifestations, le samedi après-midi : le 1^{er} mars, sur les enfants du Lebensborn ; le 26 avril, sur les jardins de curés ; le 7 juin, sur la famille Rothschild à Gouvieux ; le 15 novembre, sur les écrivains de Provence et le 6 décembre, sur les Trois Châteaux, avec des témoignages d'anciens pensionnaires ou d'anciens salariés du site qui a accueilli des enfants pendant près de 80 ans. Ce type de manifestation trouve toujours son public avec une cinquantaine de participants en moyenne.



En plus des randonnées classiques des lundis, mardis, jeudis et vendredis, La Sylve a organisé 8 randonnées à thème et, le dimanche 12 octobre, sa grande randonnée avec deux parcours de 8 et 12 km. Les participants ont pu bénéficier d'un goûter qui a accueilli plus de 170 personnes, dont une dizaine d'enfants. Deux euros sur les sept demandés pour l'inscription ont été reversés à l'association « Octobre rose ».

Concernant la source du bois Brandin, nous l'avons entretenue le 5 avril, nous y sommes retournés le 18 juillet puis le mercredi 15 octobre afin de créer une zone de lumière pour faciliter le développement de la faune et de la flore aquatique. Nous étudions la possibilité de faire dévier la source pour qu'elle ne s'évacue plus dans le réseau d'assainissement. Pour ce type de travaux, il faut du temps pour la réflexion et la concertation. Nous espérons que nous pourrions finaliser ce dossier en 2026.

La création de lien social reste une de nos priorités. Ainsi, nous avons organisé :

- le 5 juin, une petite restauration lors du festival de théâtre ;
- le 23 juin, le pique-nique de Champoleux ;
- le 6 septembre, la tenue d'un stand à la matinée des associations ;
- le 8 novembre, un échange de plantes ;
- le 1^{er} décembre, une marche pour le Téléthon dont la participation au chapeau a été remise à la mairie.

Comme Personne Publique Associée, La Sylve a continué, avec la municipalité, sa réflexion sur le Plan Local d'Urbanisme.

Avec la Croix Rouge, nous avons signé une nouvelle convention pour l'organisation de formations aux premiers secours.

Le lundi 15 septembre, Catherine Béziat, Coyenne, a donné un chèque à notre association. En effet la famille a souhaité, à l'occasion des obsèques de Geneviève Béziat, privilégier le don au profit de La Sylve, association à laquelle Geneviève Béziat avait adhéré durant de nombreuses années et qu'elle appréciait particulièrement. J'en profite pour remercier les autres donateurs, rappelant que par souci pour les finances publiques, nous ne demandons pas de subvention communale.

Nous avons proposé le 14 novembre un pique-nique intérieur dans le centre culturel.

Il ne faut jamais oublier que si notre association a pu effectuer tant de travaux et perdurer, c'est grâce à l'investissement de certains de nos prédécesseurs. C'est pourquoi, Guitte Bardeau et Jean-Marie Delzenne ont été nommés Membres d'Honneur de notre association.

Il nous faut également penser à l'avenir et réfléchir à de nouvelles activités ; aussi toutes les propositions dans ce sens seront-elles bien accueillies et examinées avec attention.

par Claude LEBRET



PETITE CHRONIQUE VÉGÉTALE DU SENTIER BOTANIQUE – N° 11

Le sentier botanique de Champoleux a déjà été décrit de nombreuses fois sous le prisme des plantes le peuplant en fonction des saisons. Mais comment les bénévoles de La Sylve intervenant sur le sentier perçoivent-ils cette temporalité ? Voici une ode à ces « Gardiens de Champoleux ».

L'hiver, les bénévoles le savent, c'est l'heure du repos végétal. Mais c'est aussi la préparation des saisons à venir, notamment par le débroussaillage complet des 3 000 m² de clairière sommitale. Cette action est nécessaire sur cette partie du sentier afin de maintenir et de développer la diversité végétale d'une année sur l'autre. Elle permet notamment de contenir la dynamique de certaines plantes comme l'Ortie dioïque, la ronce ou la Clématite des haies. Après cette intervention de l'association d'insertion « Un château pour l'emploi », les bénévoles ne trouvent dans cette nudité que la promesse de la valse de couleurs des saisons qui se succéderont.

Et le printemps arrive avec le premier rendez-vous du mois de mars. En effet, la saison redémarre doucement et c'est l'heure de la contemplation pour les bénévoles : les Anémones sylvie dominent en sous-bois avec leurs fleurs immaculées amplifiant la lumière qui se fait encore timide en cette saison, le Lierre grimpant toujours présent semblant étrangler l'arbre qui le porte, pourtant sans lui faire aucun mal, les Charmes communs aux troncs cannelés comme s'ils s'étaient rétractés durant le froid hivernal.



Doronic à feuilles de plantain



Ail des ours

Mais c'est à partir d'avril que les muscles et les sens des bénévoles du sentier sont les plus stimulés. En effet, les plantes envahissantes profitent des douceurs printanières pour commencer à occuper l'espace. Il faut donc intervenir en enlevant inlassablement les parties aériennes et souterraines de ces importunes qui occupent des zones plus ou moins importantes. Mais ce labeur est récompensé à chaque séance par les floraisons printanières qui débutent également, aussi bien dans la partie basse et forestière du sentier comme l'étonnant Doronic à feuilles de plantain, grande



Association « Un château pour l'emploi » intervenant sur la partie sommitale du sentier

pâquerette jaune remarquable, qu'au niveau du belvédère de la clairière avec l'Ail des ours notamment.



Eupatoire chanvrine



Panais cultivé

Durant les mois suivants, les bénévoles continuent inlassablement l'arrachage des espèces monopolistes, même si elles feront toujours partie du paysage végétal du sentier. Et quel paysage ! Un jardin de graminées dominé par le Calamagrostide commun et la Houlque laineuse, les parterres violacés d'Origan commun et d'Eupatoire chanvrine, la blancheur aérienne des fleurs du Sureau noir, de la Berce commune et du Liseron des haies grimpant, le jaunâtre de l'Euphorbe petit cyprès, du Panais cultivé ou du Solidage du Canada.

Cette période d'activité intense d'arrachage et d'étiquetage permet de mettre en valeur la diversité des espèces végétales présentes, au grand bonheur des flâneurs au sein du sentier mais aussi des membres de La Sylve lors notamment des randonnées qui le traversent. Et surtout, ces séances sont l'occasion de créer des vocations de botanistes en herbe qui, un



Jeune Coprin pied-de-lièvre

jour, prendront le relais de cette grande aventure botanique et humaine !



Arrachage par une gardienne de Champoleux



Étiquetage par une graine de botaniste

Car jusqu'au mois d'octobre, les gardiens de Champoleux ne chôment pas et, une fois par mois, les séances d'arrachage et d'étiquetage se succèdent dans ce carré de nature en mouvement. La découverte de la nature ne s'arrête pas qu'au monde végétal. Elle se poursuit également par la découverte fortuite de libellules, de scarabées, de papillons de jour... qui occupent l'espace aérien du sentier. Le monde plus terre à terre des champignons se nourrit quant à lui de la litière de la végétation morte ou est en symbiose avec les racines des plantes du sentier.

Finalement, ces différentes opérations menées et les sens stimulés sur le sentier botanique de Champoleux sont un éternel recommencement, tout comme nos quatre saisons. Alors un grand merci à vous, les gardiens, les sentinelles, les protecteurs de ce coin de nature, de ce trésor de biodiversité.



Femelle de Lucane cerf-volant

par Christophe GALET

ENTRETIEN DE LA SOURCE DU BOIS BRANDIN

samedi 5 avril 2025

Comme chaque année au printemps, La Sylve lance un appel aux volontaires pour aller nettoyer la source du Bois Brandin, la désenvaser et faire ainsi réapparaître les pierres qui l'encadrent, puis le long du trajet de l'eau, enlever feuilles mortes et branchages entravant le ruissellement jusqu'à l'avaloir qui canalise le mince filet d'eau et le conduit aux égouts.

É

quipée de bottes et de vêtements tout terrain, armée de râteaux, de pelles, de seaux, de scie, de cisailles, de sécateurs, d'énergie et de bonne volonté, la petite équipe qui se renforce au

cours de la matinée, descend le cours de ce qui n'est même pas un ru et déblaie le passage du mieux qu'elle peut. À un endroit, un barrage formé avec des branches et des sections de troncs d'arbre est consciencieusement démolé. Ah ! Malheur ! C'était le barrage de Ga-

briel ! Michèle, arrivée un peu plus tard, n'a pas pu arrêter à temps l'ardeur des bénévoles déjà à l'œuvre depuis une bonne demi-heure. Bon, tant pis, le mal est fait quand elle arrive, mais du moins serait-il correct de prévenir Gabriel de notre bévée.

Gabriel Bedoy est le créateur de "la ferme du quartier" que nous avons visitée il y a quelques années ; très soucieux d'écologie et d'adaptation au changement climatique, il était venu nous faire une conférence sur son expérimentation d'écoaponie (cf. Petites chroniques n° 29 - décembre 2021). Pour alimenter ses bassins, il a demandé l'autorisation de prélever, en tant



« Nous avons rectifié, endigué, enserré au maximum le cours d'eau dans un chenal contrôlé pour pouvoir cultiver et artificialiser les fonds de vallée jusqu'au plus près du lit. Ce faisant, nous avons façonné des cours d'eau structurellement affamés de biomasse et de structures pour se complexifier, prompts aux crues, incapables de réhydrater la terre, de recharger les nappes phréatiques. Par incision, les lits se sont enfoncés loin sous les berges, les nappes d'accompagnement sont devenues incapables d'hydrater les sols riverains et les cultures qu'on essaie de faire pousser, exigeant des pompes d'irrigation énergivores dans des nappes phréatiques souvent non renouvelables – pour compenser une déconnexion entre la terre et l'eau induite par notre action. »

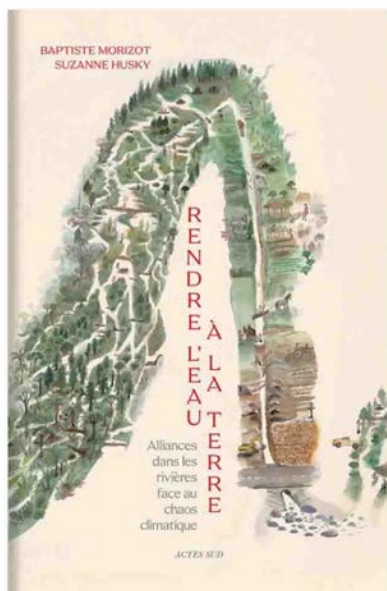
Baptiste Morizot

que de besoin, l'eau de la source toute proche. C'est à cet effet qu'il a construit le barrage que nous venons de détruire.

Il habite un peu plus bas dans l'avenue du Bois Brandin. Nous nous présentons en petite délégation pour le prévenir et nous excuser. Il nous reçoit très aimablement – ce n'est pas grave, dit-il avec le sourire, il reconstruira le barrage à l'occasion – mais profite de notre visite pour nous instruire, sans aucune animosité, de l'intérêt qu'il y a à retenir l'eau plutôt qu'à lui faciliter sa fuite vers l'aval.

Pendant longtemps les hommes ont maudit et chassé les castors qui créaient des barrages, de sorte que l'eau débordait de partout et que

les rivières se ramifiaient en de multiples bras ! Mais aujourd'hui, les jeunes générations prennent le contre-pied de ce qu'ont fait leurs parents et leurs grands-parents, non par esprit de contradiction systématique, mais parce que depuis la révolution industrielle de la deuxième moitié du XIXe siècle, la civilisation occidentale a perdu le contact avec la nature, a oublié les savoirs ancestraux et n'a cessé de saccager la planète. Alors, tout comme nous sommes encouragés maintenant à replanter les haies qui ont consciencieusement été arrachées au siècle précédent dans le cadre du remembrement, il est nécessaire aujourd'hui de "rendre l'eau à la terre" (*) pour se préserver tout à la fois des incendies et des inondations. Il faut créer des méandres et des barrages, élargir et ramifier le lit des rivières, retenir l'eau, afin qu'elle imprègne profondément les sols, ce qui favorise le développement de la vie et en même temps alimente les nappes phréatiques. Il est donc urgent de changer de modèle, il nous faut arrêter de rectifier et de canaliser ; au contraire il est bénéfique de ralentir l'eau, de la laisser serpenter, de favoriser son étalement et son infiltration ; il nous faut accepter le désordre ap-



parent et le foisonnement de la vie. Cette nouvelle approche demande que nous fassions évoluer nos rapports culturels et techniques avec l'eau, c'est une vraie révolution dans nos manières de penser et de sentir.

Des dix minutes de discussion que nous passons avec Gabriel, nous repartons ébranlés : et si, croyant bien faire, nous avons tout faux ? Dans un premier temps nous nous proposons d'aider Gabriel à reconstruire son barrage et pour l'année prochaine nous prenons de bonnes

résolutions : certes nous nettoierons la source elle-même, mais nous ferons en sorte que l'eau se perde dans le sol et contribue à son hydratation, au lieu de l'aider à rejoindre au plus court les canalisations, de façon directe et rectiligne, car c'est là qu'elle est perdue, prisonnière, allant augmenter le volume des eaux usées qui seront traitées à la station d'épuration, en toute irrationalité écologique et économique. L'avaloir ne devrait plus servir qu'à recueillir les eaux surabondantes en cas de très fortes pluies avec risque d'inondation dans la partie inférieure où se trouvent des habitations. En outre, pour perturber le moins possible l'écosystème (il y a dans le cours d'eau des pe-

tités bêtes dont on ne soupçonne pas l'existence, notamment les gammarus qui se nourrissent de feuilles mortes) il serait préférable d'intervenir à l'automne plutôt qu'au printemps.

En période normale, les zones humides constituent des éponges et recèlent des trésors de biodiversité. Contribuons à les recréer et les entretenir. À notre petite échelle, remplaçons les castors disparus !

par Jacqueline CHEVALLIER



* *Rendre l'eau à la terre – Alliances dans les rivières face au chaos climatique* de Baptiste MORIZOT – aquarelles de Suzanne HUSKY – éditions Actes Sud

LES LEBENSBORN

**Conférence de La Sylve par Lucienne Jean,
le 1^{er} mars 2025**

La salle Claude Domenech du centre culturel de Coye-la-Forêt était pleine, afin d'entendre la conférence sur un sujet qui a suscité un grand intérêt pour l'ensemble du public qui comptait plus de 200 personnes.

2025 commémore les quatre-vingts ans de la victoire des Alliés sur l'Allemagne nazie, le 8 mai 1945.



La philosophie nazie, profondément destructrice, avait pour principal objectif l'élimination de ce qu'elle considérait comme des races inférieures et la création, en parallèle, d'une race pure pour peupler le futur empire nazi, le III^e Reich, qui devait durer mille ans selon Adolf Hitler.

Si nous avons appris à connaître l'aspect destruction avec toutes ses horreurs, l'existence de fabriques d'enfants devant représenter la race pure nous est moins familière. Le programme *Lebensborn* avait pour but d'accélérer la création et le développement d'une race aryenne parfaitement pure et dominante.



Cette conférence était animée par Lucienne Jean, secrétaire de l'ALMA (Association La-morlaye Mémoire et Accueil) qui, avec d'autres membres de cette association, a effectué un travail remarquable sur ce sujet.

Après un rappel historique des principaux protagonistes de l'eugénisme, M^{me} Jean développa l'origine, le fonctionnement et le fi-

nancement du *Lebensborn* (littéralement traduit par « fontaine de vie ») : c'était une association créée le 12 décembre 1935. Heinrich Himmler, l'un des plus proches collaborateurs de Hitler, fut à l'origine de ce projet pour servir les théories racistes du nazisme, Himmler qui avait en charge également les camps de concentration et d'extermination.

Le premier établissement *Lebensborn* fut ouvert en 1936 à Steinhöring en Haute-Bavière. Il resta la maison-mère du *Lebensborn*. Le général SS Sollmann fut nommé administrateur de l'ensemble des foyers *Lebensborn* en Europe.

À l'origine, il s'agissait de foyers et de crèches. Dans le but de promouvoir les naissances, les responsables nazis invitaient les pères, en grande majorité des SS, à concevoir au moins quatre enfants avec leur épouse légitime, et même d'avantage, que ce soit dans leur ménage ou en dehors de la

cellule conjugale. Les *Lebensborn* accueillait ces femmes de SS, mais également des femmes célibataires enceintes de membres de la SS ou de soldats allemands, pour peu qu'elles-mêmes aient été considérées comme aryennes. Ces dernières pouvaient venir accoucher de manière anonyme dans le plus grand secret et, au besoin, laisser par la suite leur nouveau-né au *Lebensborn*.

Avant le déclenchement de la seconde guerre mondiale, une dizaine d'établissements ont été créés en Allemagne. Après le déclenchement de la guerre, la fascination des nazis pour la « race aryenne nordique » – des êtres grands, blonds aux yeux bleus – les conduisit à ouvrir une dizaine de centres en Norvège, puis d'autres en nombre moins importants dans les pays occupés, dont un en France, à Lamorlaye. Au total il fut créé une trentaine de foyers *Lebensborn*.

Une fois nés, les bébés faisaient eux-aussi l'objet d'une sélection pour déterminer s'ils étaient en bonne santé et s'ils correspondaient bien à la typologie aryenne. Hélas pour ceux qui naissaient avec un handicap ou qui paraissaient non conformes, la barbarie nazie conduisait à leur faire subir un traitement spécial en les faisant disparaître.

Les enfants nés dans un foyer *Lebensborn* devant constituer l'élite du futur, ils étaient enregistrés dans des registres spécifiques. Leur destin était d'être adoptés par une famille allemande exemplaire, c'est-à-dire adepte des principes nazis ou de partir dans leur famille si la mère était une femme de soldat allemand ou de SS.



Une pouponnière nazie en France : le Bois Larris



Par la suite, de très nombreux enfants présentant un type aryen furent arrachés à leur famille dans les pays occupés, en particulier en Pologne, en Norvège, en Tchécoslovaquie, en Russie. Le *Lebensborn* était chargé de la germanisation de ces enfants présentés comme des orphelins devant être confiés à des familles allemandes sélectionnées.

En France, de prime abord, les caractéristiques des femmes françaises ne correspondaient pas idéalement aux critères de race aryenne pure. Néanmoins un foyer, le seul en France, fut ouvert en 1944 au manoir de Bois Larris dans la commune de Lamorlaye, dans l'Oise, commune proche de Paris. Il fonctionna dans la plus grande discrétion de février à août 1944. Une vingtaine d'enfants seraient nés dans ce foyer. Pour en savoir plus, on peut se reporter aux ouvrages mentionnés en fin d'article.



Le débarquement en Normandie en juin 1944, puis la progression des alliés vers l'Allemagne à l'ouest comme à l'est, conduisirent les responsables des *Lebensborn* à évacuer les enfants et le personnel de tous les foyers vers la maison-mère, à Steinhöring. Comme pour la plupart des autres méfaits du nazisme, beaucoup d'archives furent détruites, si bien que de nombreux enfants nés dans les foyers *Lebensborn* ont souvent ignoré leur origine. D'autant plus que les mères ou les familles d'accueil se sont tues sur ce sujet après-guerre.

Au procès de Nuremberg, devant un tribunal spécial, les principaux dirigeants des *Lebensborn* ont comparu. Ils ne furent reconnus coupables que de leur appartenance à la SS, organisation criminelle. Mais, faute de preuves suffisantes concernant les crimes et les rapt, aucun autre chef d'accusation ne fut retenu contre eux.

Dès lors le sujet est longtemps resté sous silence. Même au sein des familles, les mères et les parents adoptifs ont souvent caché aux enfants leur origine. Ce n'est que dans le courant des années 1980 que le sujet a pu être mis au goût du jour et que les enfants nés dans des *Lebensborn* ont pu prendre la parole.

Il existe maintenant une documentation assez importante – livres, films documentaires, articles – qui permettent d'approfondir les connaissances sur ce sujet. Notamment – et ces références sont loin d'être exhaustives :
– *Au nom de la race*, de Marc Hillel en collaboration avec Clarissa Henry. Éditions Fayard, 1975.



Traitant d'enfants nés au *Lebensborn* de Bois Larris à Lamorlaye :

– *Lebensborn : la fabrique des enfants parfaits - Enquête sur ces Français nés dans une maternité SS*, de Boris Thiolay. Éditions Flammarion, 2014.

– *Les petits chevaux. Une histoire d'enfants des Lebensborn*. Pièce de théâtre écrite collectivement par Séverine Cojannot, Camille Laplanche, Matthieu Niango et Jeanne Signé. Éditions du Brigadier, 2024.

par Annick COTEL

LES LEBENSBOERN

Les maternités créées par les SS

Conférence animée par
Lucienne Jean,
secrétaire de l'ALMA





Les LEBENSBOERN furent créés par le chef suprême des SS, Heinrich Himmler, dans le but d'accélérer la création et le développement d'une race aryenne parfaitement pure et dominante, à partir de deux parents sélectionnés selon leur pureté raciale.

Ce programme dura de 1935 à 1945, année de capitulation de l'Allemagne nazie. Plusieurs établissements de maternités spéciales furent créés, d'abord en Allemagne, puis dans certains pays occupés après le déclenchement de la seconde guerre mondiale.

En France, il n'en existait qu'un seul créé en 1944, dans la commune de Lamorlaye, au "Bois Larris".

CENTRE CULTUREL DE COYE-LA-FORÊT
Salle Claude Domenech à 15 h.
Entrée libre.

1er
mars
2025

LES JARDINS DE CURÉ

Conférence de La Sylve par Chantal Keraudren,
le 26 avril 2025

Nous sommes nombreux à avoir encore en mémoire un de ces jardins d'autrefois, cultivé par un « bon curé » ... Enfermé dans son vieux presbytère clos de hauts murs, planté au milieu de ce jardin qu'on apercevait difficilement en se haussant sur la pointe des pieds ou en regardant à travers la fente du portail, il le choyait avec bonheur, autant en raison du caractère vital des récoltes, que pour communier et se rapprocher de Dieu.

Lieu propice pour se recueillir, on y trouvait souvent un banc, une ou deux chaises et une petite table où le prêtre s'installait pour lire son bréviaire, méditer ou donner une leçon de catéchisme aux enfants du village. Aujourd'hui, ces jardins ont presque disparu : le nombre de curés a singulièrement diminué depuis ces cinquante dernières années et le clergé a dû s'adapter : désormais, les jeunes prêtres, souvent très diplômés, doivent courir de village en village pour dire la messe dans des églises qui peinent à se remplir. Ils n'ont plus de jardin ; d'ailleurs, où trouveraient-ils le temps de s'en occuper ? Les temps changent, mais les souvenirs restent...

Conception du jardin

Pour le prêtre, le jardin est un endroit tranquille, même si lui-même ne manque pas d'occupations.

Bien que conçu simplement, tout comme la maison, il n'est pas dépourvu de recherche. On peut y trouver de beaux pots en faïence, une statue de saint, de jolies charmilles, une gloriette et des petites haies de buis, soigneusement taillées.

On entre souvent directement dans la maison par une porte-fenêtre qui donne sur le jardin. C'est donc cette partie qui va être l'objet des soins les plus attentifs : fleurs, couleurs, parfums.

Au temps des jardins de curé, l'étendue tout entière de la surface du jardin était cultivée, pas question de « perdre » la plus petite parcelle en pelouse, considérée comme un luxe de bourgeois. Ce goût pour le gazon ne commencera à se répandre dans les jardins que vers les années 1950.

Le seul lieu où on trouve de la terre enherbée est celui du verger, du carré à couper pour les lapins, en bordure de haie champêtre, dans les allées ou encore devant la maison.

Les jardins doivent être utiles et de rapport, ce qui ne les empêche pas de donner au lopin une ordonnance rigoureuse et géométrique.

Dieu a placé l'Homme au sommet de la Création pour qu'il la domine. Le curé va dominer son jardin.

Un symbolisme profond marque ces jardins, sur le modèle de ceux des monastères, dicté par la religion : quatre carrés qui se croisent, cernés par des bordures de buis qui symbolisent l'immortalité de l'âme. Ils rappellent, entre autres, les quatre éléments de la création (l'eau, la terre, l'air et le feu), les quatre membres du corps humain (deux bras, deux jambes), ses quatre humeurs (le chaud, le froid, le sec et l'humide) et bien sûr, les quatre évangiles (ceux de Matthieu, Marc, Luc et Jean). Les quatre allées qui séparent le jardin sont le rappel des quatre



fleuves bibliques, sortis du Jardin d'Éden où celui qui y coulait s'est divisé en quatre (le Géhon, le Fison, le Tigre et l'Euphrate). Elles sont aussi le symbole de la croix du Christ. Souvent, une de ces allées aboutit à la maison, mais elles peuvent aussi conduire à un puits, un chemin ou un escalier.

Les quatre côtés du carré et ses quatre angles égaux symbolisent ces allégories. Dans tous les jardins d'église, le carré reste la figure de base.

Sobres, élégants, équilibrés, les jardins en carrés produisent toujours un sentiment de paix, de sérénité et de mesure. Ils sont, en outre, extrêmement faciles à dessiner et vieillissent en beauté : une croix, quatre carrés, au milieu un puits, une pompe, une fontaine ou une statue de saint. Et tout autour, un chemin périphérique qui s'ouvre sur d'autres espaces, le verger, par exemple.

Les carrés des jardins de curé ne sont pas assujettis au nombre d'or : ils s'adaptent plus prosaïquement aux particularités du terrain. Souvent, ils mesurent entre trois et quatre mètres. Plus petits ou plus grands, ils ont tendance à perdre de leur élégance.



Le jardin de curé de Chédigny (Indre et Loire)

Les allées mesurent environ le tiers d'un carré. Elles sont recouvertes de matériaux traditionnels et locaux, dont les couleurs sont souvent assorties à celles de la maison : du sable, du gravier, ou bien des pavés de grès, briques, pierres de pays, petits galets..., posés méticuleusement, qui ne réclament qu'un coup de balai pour conserver une allure nette et propre.

L'ensemble de ce petit domaine est clos de murs ou de haies, rappel du Paradis et des monastères – ces derniers étaient fermés pour mettre les moines à l'abri des tentations. Isolé du bruit et de l'agitation de l'extérieur, les paroissiens le voient comme un sanctuaire paisible et serein, mais vaguement mystérieux et un peu inquiétant.

Les murs et les haies, en plus d'isoler la cure, forment un rempart contre les vents dominants et favorisent un microclimat bénéfique aux forçages des fruits et des légumes.

Des jardins pour se nourrir

Le potager

De tous temps, les moines ont eu la réputation d'être de fins gourmets, et pourtant ! La règle de Saint Benoît impose des repas frugaux. C'est ce qui va les pousser à cultiver des légumes variés afin éviter la monotonie des mets.

Leurs immenses potagers sont des modèles de diversité et de pratiques intéressantes, hérités des Romains. À la Renaissance, ils seront d'ailleurs pris en référence par la noblesse. Un siècle plus tard, la mode atteint les classes de la moyenne et petite bourgeoisie, qui va se passionner pour le sujet et perfectionner les méthodes de taille et de forçage, acclimater des variétés nouvelles, greffer, etc. et puis cet engouement finit par atteindre les classes populaires, qui voient là l'occasion de vendre au marché l'excédent de leur production.

Plus modeste, l'ordinaire du curé dépend beaucoup de son jardin. Globalement, on y retrouve à peu près les mêmes légumes qu'aujourd'hui, contrairement à ce qu'on pourrait supposer. En effet, le jardinier est assez conservateur : la tomate, par exemple, a mis longtemps à s'imposer dans les jardins au nord de la Loire, et les « nouveaux » légumes sont rares, les potirons et les haricots, parce qu'ils ressemblaient à des légumes déjà cultivés, les cucurbitacées, dans l'Antiquité, et les phaséoles, au Moyen Âge.

Bien organisés, soignés et fertiles, les potagers des jardins de curé ravissent la vue car ils regorgent de fruits et de légumes, dorés, juteux et appétissants. Tout le mérite en revient à monsieur le Curé qui sait si bien les soigner, en appliquant quelques principes simples, empiriques à l'époque, mais prouvés depuis par de nombreuses

études scientifiques : associations de légumes, successions des semis, plantes amies, etc.

Les arbres fruitiers

On ne sait pas précisément si les techniques complexes en matière de taille et d'entretien du fruitier sont le fait des moines, et des curés par la suite, mais on peut supposer que, poussés par la nécessité de laisser le plus de lumière possible aux légumes, ils aient pris l'habitude de tailler les arbres en espalier afin de limiter leur ombrage.

En tout cas, ils ont beaucoup contribué à améliorer les procédés, et nombreux sont ceux à avoir écrit sur le sujet et créé de nouvelles variétés de pommes : « *Grosse mignonne* », « *Triumph de Saint-Laurent* », ou « *Beurré d'Hardenpont* », entre autres.

Toutes les espèces d'arbres fruitiers vont être explorées, et les formes régulières et géométriques, palissées contre des murs, en espaliers, en cordons, en contre-espaliers, en palmettes, en U circulaire... vont devenir très représentatives du jardin de curé, en lui apportant cet aspect lisible et régulier, en même temps qu'elles renvoient à une fonction utilitaire et nourricière : c'est tout l'art d'allier l'utile à l'agréable, qui est la signature des jardins de curé.



Palmette à branches droites – Palmette horizontale Legendre –
Palmette Verrier à six branches

Des jardins pour soigner

Les jardins, à travers les simples, permettent aussi de soigner : pour les chrétiens, si Dieu a envoyé à l'humanité la maladie et la mort, pour la punir du péché originel, il lui offre aussi la possibilité de se racheter, en trouvant dans la nature les moyens de se guérir.

Au départ, les « recettes pour guérir » étaient accompagnées de nombreuses superstitions, héritage païen venu de très loin, et entretenu par les colporteurs et les charlatans, qui véhiculaient ainsi, de village en village, de vieilles traditions et légendes, pour mieux vendre leurs drogues, néanmoins issues des savoirs réels des anciens moines-médecins, et même, plus loin encore, de ceux des médecins de l'Antiquité.

L'église a d'ailleurs beaucoup « christianisé » certains mythes païens, et a donc participé à les faire vivre.

C'est au XII^e siècle que l'Église interdit aux moines de soigner les gens, en s'appuyant sur le célèbre adage « l'Église déteste le sang ». Malgré l'interdiction de soins, très longtemps encore, ce sont les hospices ou les institutions religieuses qui vont s'en charger. Certains moines pratiquent même une médecine de ville, comme Frère Ange, que Mme de Sévigné cite dans une de ses lettres, ou Frère Côme, qui soigna Jean-Jacques Rousseau.

Dans les bibliothèques des curés, au XVIII^e siècle, figurent obligatoirement des ouvrages de médecine et de botanique qui les aident à soigner les paroissiens. Certains de ces manuels sont écrits pour eux, par leurs confrères.

Le prêtre est la personne la plus proche des habitants, souvent appelé avant le médecin, celui-ci restant le dernier recours, car pauvreté, misère et maladie marchent fréquemment ensemble à cette époque. Ce n'est qu'au XIX^e siècle que les premiers médecins de campagne viendront s'installer. Comme les curés, ils cultivent aussi quelques simples dans leurs jardins, suivant ainsi la longue tradition qui lie médecine et botanique.

Les ruches avaient une grande importance dans le passé, pour le curé : outre le miel indispensable à la pâtisserie, celui-ci servait aussi à la pharmacopée familiale : adoucissant, laxatif, cicatrisant. La cire servait aussi pour éclairer. L'habitude d'avoir quelques ruches s'est donc pérennisée de façon toute naturelle, et nos curés avisés connaissaient parfaitement toutes les fleurs mellifères, telles que tilleul, thym, bourrache, lavande, fleurs de lierre, tournesol, etc.

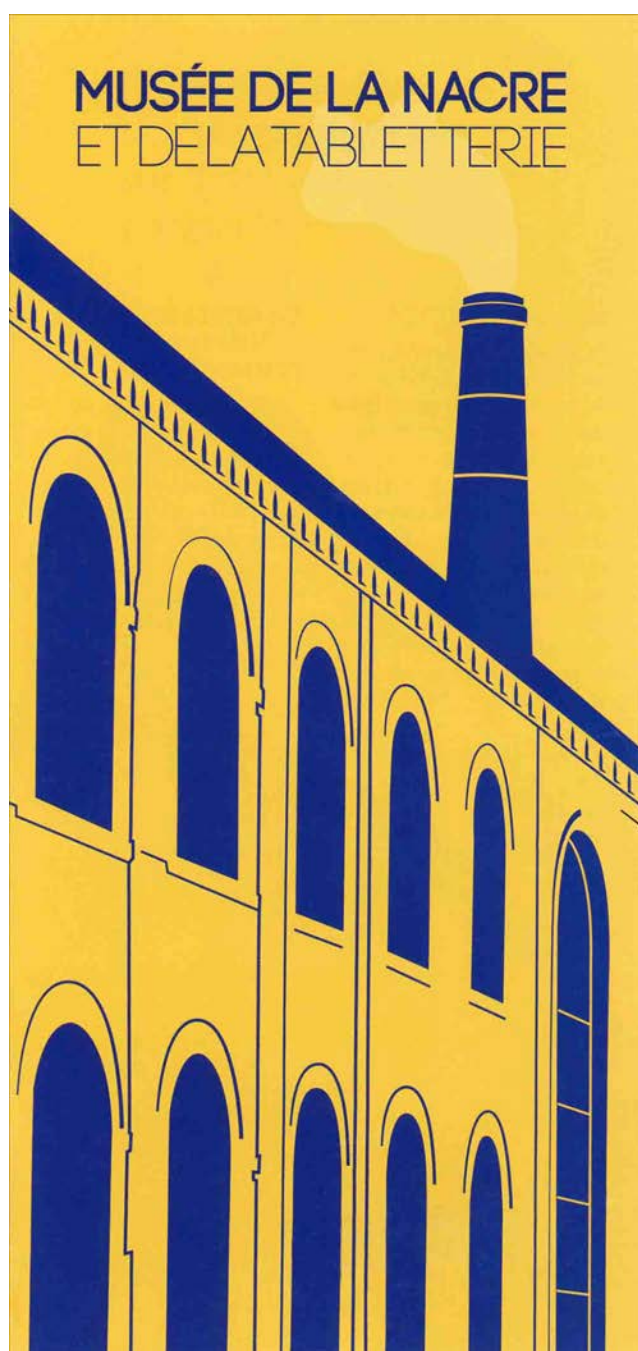
par Chantal KERAUDREN

RANDO+ DU 26 MARS 2025

Le musée de la nacre et de la tabletterie

La rando +, c'est l'art d'enchaîner les plaisirs : la culture, la bonne chère, qui allie gastronomie et convivialité, et enfin la randonnée.

En ce jour de fin d'hiver qui démarre sous un petit crachin plutôt décourageant, nous commençons par la visite du musée de la nacre et de la tabletterie à Méru. Nous garons les



voitures devant d'imposants et magnifiques édifices industriels, usines en brique du XIX^e siècle, qui sont une pure merveille architecturale. Que laissera aux générations futures notre époque contemporaine, hormis ses innombrables et interchangeables entrepôts logistiques ?

Alors que nous sommes dispersés dans la grande salle d'exposition qui sert à la fois de hall d'entrée et de boutique au musée, notre guide, prénommé Fabrice, saura nous rassembler d'une voix tonitruante et nous mettre d'emblée de bonne humeur. Outre sa connaissance intime des métiers de la tabletterie, depuis vingt-trois ans qu'il fait visiter le musée il a pu collectionner les anecdotes et les plaisanteries qui animeront sa présentation.

Mais qu'est-ce au juste que la tabletterie ? On rassemble sous ce terme générique tous les métiers qui consistent à fabriquer des petits objets à partir des matières premières naturelles dures, tels que sont la nacre, l'os, la corne, l'écaille,

l'ivoire, certains bois, locaux ou exotiques, et notamment l'ébène. Non loin de Paris, on trouvait dans le pays de Thelle une main d'œuvre abondante et pas chère pour effectuer ce travail minutieux

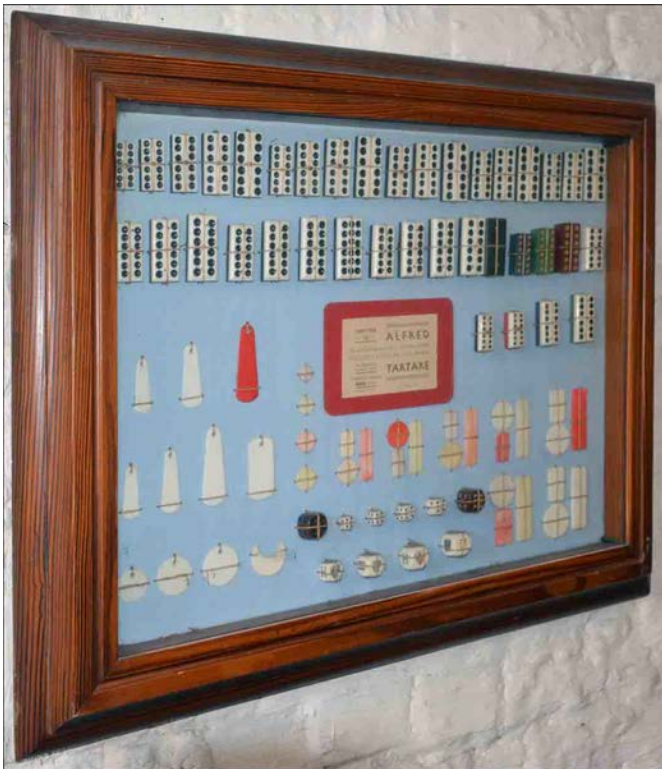
Initialement il s'agissait de petits ateliers attenants aux maisons d'habitation. Mais la mécanisation et l'usage de la machine à vapeur s'imposent au cours du XIX^e siècle, de sorte que l'usine remplace l'atelier. Au début du XX^e siècle, à Méru promue au rang de « capitale mondiale de la nacre », on recensait jusqu'à dix-mille ouvriers et ouvrières dans les métiers de la tabletterie. Ils se subdivisaient en fonction de la spécialisation, selon la matière travaillée ou l'objet fabriqué, de sorte qu'on avait une grande diversité d'appellations, comme par exemple écaillistes, nacriers ou corne-tiers... et dominotiers, damiers – réalisant des plateaux de jeux, dériers – fabriquant des dés, boutonnières, éventailistes, lunetiers ou peigniers... Tous ces métiers se pratiquaient aussi bien (voire mieux) au féminin, mais les ouvrières étaient payées deux fois moins que leurs homologues masculins. Fabrice ne manque pas de souligner cette injustice qui perdure souvent, même si c'est dans de moindres proportions, et de mentionner combien les conditions de travail étaient difficiles, dans le bruit et la poussière, avec des cadences invraisemblables.



Dans la région il ne reste plus aujourd'hui que sept praticiens dans ce domaine, dont notre guide, lui étant plutôt spécialisé dans la confection des dominos. La généralisation du plastique a fait disparaître la tabletterie qui est aujourd'hui considérée comme un artisanat d'art pour la fabrication d'objets de luxe à caractère unique qui méritent d'être achetés à leur juste prix, c'est-à-dire, forcément, chers.



Le musée possède une très belle collection, fournie, variée, d'objets précieux, éventails, jeux (dés, dominos) marqueteries, peignes, objets religieux, boules et queues de billard, lunettes, jumelles de théâtre, couverts de table, boutons bien sûr, anneaux de rideaux, bijoux et parures... Mais ce qui est particulièrement intéressant c'est qu'il s'agit d'un musée vivant : Fabrice met en marche pour nous une ancienne et authentique machine à vapeur (fonctionnant aujourd'hui à l'électricité et à l'air comprimé), la bielle transformant le mouvement alternatif du piston en un mouvement circulaire qui actionne les arbres rotatifs au plafond d'où descendent des courroies, lesquelles animent tout un atelier de boutonnerie où sont alignées des machines de précision, pour tout d'abord mettre à nu la nacre en décapant le coquillage de sa gangue de calcaire, puis découper, poncer, limer, percer, sculpter et ainsi confectionner



des boutons de nacre. Toutes ces tâches sont d'une précision et d'une finesse extrêmes. Fa-
brice insiste sur le fait que les collections sont
largement constituées de dons ; c'est le cas de
la machine à vapeur que les héritiers, émus, ont
eu la joie de voir réhabilitée, en état de marche,
vivante en somme.

Les matières premières viennent parfois de
très loin comme ces coquillages exotiques, cer-
tains en colimaçon, d'autres presque plats
comme d'énormes moules ; mais tout aussi bien
ils viennent d'à côté, comme les os de bœuf qu'il

faut commencer par faire longuement bouillir et
décanter afin de les décaper pour en faire une
matière impeccablement blanche (et inodore),
d'une solidité à toute épreuve, comme nous le
démontre notre guide en frappant vigoureuse-
ment contre le mur avec ce qui était peut-être un
humérus de bovidé.

Ainsi le musée nous donne à voir tout le pro-
cessus de fabrication, depuis les matières pre-
mières (notamment des coquillages venus de ri-
vages lointains) jusqu'aux produits finis, en pas-
sant par les objets en cours de transformation
(boutons, dominos), manufacturés sur d'au-
thentiques machines anciennes.

* *
*

Le deuxième plaisir de la journée a été celui
d'un repas partagé au restaurant des Trois Fleurs
à Anserville. Cet établissement sert des plats ty-
piquement alsaciens, ce qui est quand même as-
sez singulier dans notre région (c'est en tout cas
moins fréquent que les pizzerias !) : flamme-
kueche (tarte fine flambée, garnie de lardons),
choucroute abondamment assortie de charcute-
rie et gâteau "forêt noire" (génoise au cacao,
fourrée de crème chantilly et de cerises au
kirsch). Certains d'entre nous avouent faire le
trajet depuis Coye-la-Forêt au moins une fois par
an pour venir se régaler ici, car on ne trouve pas
l'équivalent plus près. Si vous pouvez les
démentir, faites-le savoir !

* *
*

Pour finir, le troisième plaisir de
la journée sera la petite randonnée
digestive dans la campagne (entre
six et sept kilomètres), sous un so-
leil un peu timide, avec juste ce
qu'il faut de lumière et de chaleur
pour que ce soit agréable, dans un
paysage de champs ouverts (la-
bours, colza et ray-grass) déga-
geant la vue au loin sur des coteaux
boisés.

par Jacqueline CHEVALLIER



RANDO+ DU 25 AVRIL 2025

le musée de la broserie

Il faut aller jusqu'à Saint-Félix et là, prendre une route à gauche qui passe entre deux étangs et finit sur un petit parking au milieu de la verdure. L'endroit est charmant, bucolique à souhait. Nous sommes au moulin de la broserie, au bord du Thérain, belle rivière affluent de l'Oise, dont les eaux coulent en abondance.

On dit "le" moulin de la broserie, mais en fait il y en a trois. Nous entrons dans le plus ancien, situé sur la rive gauche : il s'agissait d'un moulin à blé, dont on trouve la trace dans les documents historiques à partir de 1533. Le soubassement est

en pierre, tandis qu'initialement le premier étage était construit en bois. Par une série de roues crantées, le mouvement se transmettait à l'étage où se trouvait la meule. "Meunier, tu dors, ton moulin bat trop vite !" Le meunier avait deux sens qui devaient rester en éveil : l'ouïe et l'odorat. Le bruit régulier de la meule pouvait le bercer et finir par l'endormir mais l'odeur du chaud devait l'alerter. Parfois trop tard ! Il n'était pas rare que les moulins prennent feu. La meule s'emballait, se mettait à chauffer. Avec la poussière et la farine, ça pouvait s'enflammer. Brûlé au XIX^e siècle, le moulin de Saint-Félix a été reconstruit en briques.

Si le premier moulin était une usine "verticale", nous passons sur la rive droite du Thérain où se trouve une usine "horizontale", da-

tant de 1881 ; tout un savant système de poulies et de courroies permet de mettre en action les machines sur l'ensemble de l'atelier de broserie situé en rez-de-chaussée. Tandis que la roue à aube est protégée par une construction en bois, afin d'éviter que l'hiver le gel se fixe sur les pales et grippe l'ensemble du sys-



tème, un régulateur à boules permet d'ouvrir et fermer les vannes et surtout de stabiliser le débit et ainsi de fixer la vitesse de rotation de la roue et par conséquent la production d'énergie transmise aux machines et à la dynamo assurant l'éclairage de l'atelier (le premier compteur EDF n'est arrivé sur le site qu'en 1986).

Nos guides – ils sont deux passionnés faisant partie de l'association "Les amis du moulin de Saint-Félix" – mettent les mécanismes en branle et nous font visiter les lieux, faisant fonctionner les machines et nous montrant une à une les étapes de fabrication d'une brosse (découpage et confection du manche, perçage et enfilage des poils). Le lien entre la roue à aubes et l'usine est encore parfaitement fonctionnel. Cependant en dehors des démonstrations, il faut mettre l'atelier au



repos car les vibrations en continu risqueraient à la longue de fragiliser le bâtiment.

Ce sont les bénévoles de l'association qui entretiennent le site, le font vivre, maintiennent en état de fonctionnement les installations techniques et transmettent ainsi la mémoire ouvrière du lieu, cet atelier étant représentatif de l'activité industrielle de la vallée au XIX^e siècle et jusqu'à la moitié du XX^e. On fabriquait là des brosses pour l'hygiène (brosses à dents, à ongles et à cheveux) et pour le ménage. Les manches étaient en bois ou en os. Cette matière première venait des abattoirs, d'abord localement puis on s'est approvisionné en Argentine et à Chicago. Depuis le Havre et sur tout le trajet, les convois dégageaient une puanteur insupportable. On utilisait par ailleurs les poils de porcs élevés en plein air (lorsque les bêtes sont élevées en porcherie, les soies sont moins dures, moins longues, moins résistantes et donc impropres à la production). Elles étaient importées de Pologne, d'Ukraine et de Russie. Où l'on voit que l'économie était déjà bien mondialisée ! Par la suite, les manches en os et les soies de porcs ont été abandonnées pour

des raisons d'hygiène, car elles risquaient d'apporter des bactéries. Tailler, poncer, percer... les courroies de cuir tournent au-dessus de nos têtes ; de ce point de vue le musée de la broserie est en quelque sorte le cousin roturier du musée de la tabletterie où l'on traitait des matières nobles et fabriquait des objets de luxe. Ici l'activité, en s'adaptant aux changements (adoption du plastique et du nylon) s'est poursuivie jusqu'en 1979. Mais bien sûr la modernisation a fini par renvoyer le moulin de la broserie au rang des dinosaures industriels. Une brosseuse à domicile, lorsqu'elle était entraînée et habile, pouvait fixer entre 350 et 420 touffes de poils à l'heure. En 2002 les machines de l'usine de brosse à dents à Beauvais fixaient 1 600 touffes à la minute !

Afin d'assurer la continuité écologique et permettre aux poissons de remonter les rivières, une loi a ordonné la destruction des barrages. Un aménagement hydraulique a été mis en place à Saint-Félix pour répondre à cette obligation de "mise aux normes". En outre, le moulin était inscrit depuis 1991 à l'inventaire des monuments historiques. Il a donc pu être conservé.

Sur 94 kilomètres le long du Thérain, on comptait au siècle dernier une centaine de moulins. La proximité de Paris, la présence de l'énergie hydraulique, le débit abondant et régulier de





la rivière et la construction de la voie ferrée entre Creil et Beauvais (construite entre 1853 et 1857) avait favorisé le développement de nombreuses petites usines tout le long du cours d'eau. Aujourd'hui tous les barrages ont été démolis, il reste heureusement Saint-Félix, le bien-nommé, témoin vivant du passé industriel de la région.

Après la visite, nous avons pique-niqué au bord de l'étang, dans un paysage paisible, sur un emplacement aménagé de tables et bancs en bois.

Pour ce qui est de la rando, ça a été plutôt moins que plus, malgré un itinéraire soigneusement préparé. Tous les chemins empruntés se sont terminés abruptement contre une barrière ou un grillage : Propriété privée – Défense d'entrer. Privatisation de l'espace = Privation de randonnée. Après avoir fait le tour de l'étang dans un sens puis dans l'autre, après plusieurs tentatives en vain pour trouver un chemin accessible, il nous a fallu abandonner l'idée de se promener et retourner au parking. Dommage !

Le saviez-vous ?

Les pavillons en pierre meulière sont fréquents et bien connus dans toute la périphérie parisienne, en petite et grande banlieue. On en trouve même à Coye-la-forêt. En effet la meulière était considérée comme un excellent matériau de construction. Mais jusqu'aux environs des années 1880 cette pierre, extrêmement solide et résistante à l'usure, était surtout utilisée pour fabriquer des meules à grains, d'où son nom.

La meule de Saint-Félix provenait de la forêt de Montmorency.

Après la visite et le pique-nique, le troisième plaisir de la journée nous a été confisqué. La propriétaire du moulin que nous avons retrouvée à notre retour au parking nous a confirmé qu'il est à peu près impossible de randonner dans la campagne autour de Saint-Félix. Tant pis ! On se rattrapera dans la forêt autour de Coye. Et chez nous aussi il y a de beaux étangs.

par Jacqueline CHEVALLIER



RANDO+ DU 21 MAI 2025

en Beauvaisis

De bon matin nous partons, par le chemin des écoliers à travers la campagne verdoyante, rejoindre le groupe qui nous attend à Saint-Paul devant la maison du peintre André Van Beek. Nous sommes accueillis par son épouse qui nous fait traverser une salle où sont exposés de nombreux tableaux de son mari. Ces peintures sont largement inspirées par le jardin où elle nous conduit.

Photos : © Jardin du peintre André Van Beek



Ce jardin d'un hectare et demi, créé par M. et Mme Van Beek à partir de l'an 2000 est enrichi et transformé, année après année, par de nouvelles plantations. Nous suivons un sentier sinuant parmi des massifs de fleurs diverses et variées ; des arbustes : hydrangeas, seringas... et des rosiers : une profusion de roses, blanches, roses, rouges, jaunes et même bleues, qui embaument ; des arbres fruitiers. Au détour d'un chemin, nous découvrons

un bassin recouvert de nénuphars, où nagent des carpes koïs. Ce bassin communique avec d'autres bassins par de petites cascades, on les franchit par des ponts en bois et des passerelles. Un jardinier arrache les bulbes des tulipes fanées et les mettra à sécher dans un grand hangar en attendant de les replanter à l'automne, un autre prépare la terre pour y mettre des centaines de dahlias qui fleuriront cet été : de belles taches de couleur à venir.

Nous nous installons pour pique-niquer sur une terrasse d'où nous pouvons profiter de ce paysage magnifique.



Après déjeuner, nous partons en direction du plan d'eau du Canada, lac artificiel aménagé en base de loisirs, situé au nord-ouest de Beauvais, le long du Thérain, un affluent de l'Oise. Nous commençons notre randonnée en longeant la rive droite du lac peuplé de foulques, grèbes, cygnes... Arrivés à l'extrémité, nous découvrons un autre petit lac plus sauvage et apercevons un héron cendré qui s'envole à notre approche. Nous longeons des jardins familiaux qui profitent de la bonne terre de ces zones humides de la

vallée du Thérain. Nous atteignons un endroit marécageux traversé par la petite rivière Saint-Just bordée de très vieux saules argentés dont les troncs fissurés abritent des insectes, nourriture des nombreux oiseaux de la région. Nous suivons le cours de cette rivière puis nous retrouvons l'autre rive du plan d'eau et regagnons les voitures.



Superbe journée, pleine de couleurs et des beautés de la nature.

par Jacqueline SCORZATO



Le plan d'eau du Canada

RANDO+ DU 2 JUIN 2025

à Bellefontaine

Bellefontaine est un joli petit village du Val d'Oise qui doit son nom à la présence de nombreuses sources.



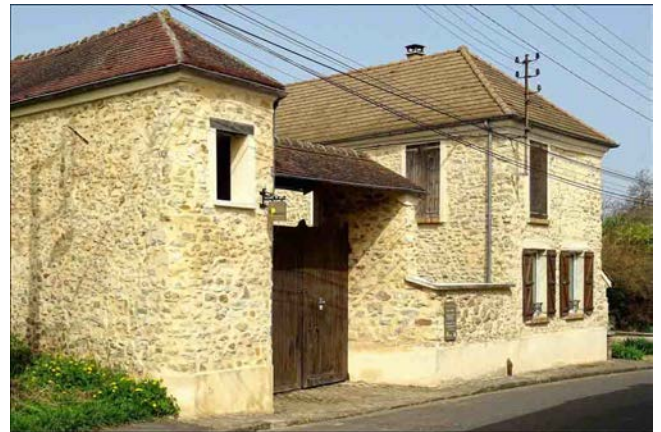
Faisant partie de la communauté de communes Carnelle-Pays de France et situé à 40 km de Paris, le village est traversé par la D22 qui relie Luzarches à Fosses. Les champs et les bois s'étendent sur 7,45 km² au bord de l'Ysieux, et ses 477 habitants, les Bellifontains, apprécient le charme bucolique de la campagne. L'Ysieux prend sa source à Fosses et se jette dans la Thève.



Le golf

Au sud de la commune, le Golf Bluegreen ouvert depuis 1987 attire, avec ses 29 trous et ses 35 postes de practice, à la fois passionnés et néophytes.

La plupart des maisons implantées en bord de route ont des façades simples, sans fioriture. C'est le bâti ancien typique des villages franciliens. Quelques nouvelles maisons ont été construites il y a une vingtaine d'années.



La petite ferme, rue des Sablons

Aucun commerce, mais une ferme subsiste avec vente directe (asperges, œufs, miel, etc.) ainsi que quelques maraîchers. « Au-delà de l'eau » commercialise des plantes aromatiques cultivées sur place. Les cressonnières qui étaient nombreuses ont été abandonnées depuis 1970.

Au centre du village se trouve la mairie et l'ancienne école reconvertie en foyer rural. Club dynamique proposant différentes activités : marche, gym, atelier vitrail, modélisme, etc. Le village est jumelé avec Bellefontaine en Martinique depuis 1986.

L'école a été fermée vers 1960 : regroupement scolaire à Lassy des 4 communes environnantes.

Le château, domaine privé que l'on aperçoit de la route, a été édifié au XIX^e sur les ruines d'un ancien château. Une estampe de 1784 atteste son existence mais le représente en ruines. Dans le parc de 14 ha, près d'un étang,

on peut voir les anciennes écuries ainsi qu'un colombier situé à l'écart, sans doute près de la ferme.



Le château

À la fin la deuxième guerre mondiale il a servi d'école primaire pour des garçons parisiens avec 6 ou 7 classes. C'est maintenant une maison de retraite « Les Jardins d'Iroise ».



Le lavoir

Au bout d'une petite sente, il faut découvrir le lavoir. Protégé par un toit de tuiles plates appuyé sur quatre poutres, il est alimenté par une source destinée autrefois à la consommation des habitants. On peut voir la belle pompe en fonte.

Intéressante aussi est la borne d'arpentage avec inscription « bornage de Bellefontaine avril 1850 N.Hurier ». Cet arpenteur a dû régler les litiges existant entre propriétaires !

L'église catholique Saint Nicolas, orientée NSE/SNO, a une façade sans pierre d'apparat, très simple avec des fenêtres plein cintre, elle est couverte de tuiles plates et précédée d'une belle grille en fer forgé. MM. Riehl et Grailolt



L'église

nous font visiter l'édifice, entièrement rénové. Ils sont particulièrement fiers des vitraux et on les comprend ! Ils nous expliquent que lors de la création du foyer rural de Bellefontaine en 1998, un atelier spécialisé a été mis en place dans le but de restaurer les vitraux de l'église. Par chance il y avait dans le village, en la personne de M. André Panzer, un connaisseur, qui avait eu l'occasion, lors d'une période de chômage, de suivre un stage de formation sur les vitraux. Au départ, avec cinq autres volontaires



La borne d'arpentage

décidés à apprendre les bases nécessaires à la création de vitraux, l'atelier s'est installé dans la sacristie de l'église jusqu'en 2003. Au fur et à mesure des expositions lors des brocantes de Bellefontaine, le nombre de personnes intéressées par cet atelier a augmenté pour arriver jusqu'à trente participants venant majoritairement de villages voisins. Afin d'accueillir toutes ces personnes, il a fallu restaurer une dépendance de la mairie et la transformer en atelier vitrail. L'association s'est acquis une certaine notoriété avec le label « Verriers de Bellefontaine ».



L'arbre de Jessé, rue du Tourneveau

Après de longues années d'apprentissage, – environ treize ans – nos maîtres verriers ont entamé en 2012 une étude pour la restauration des quatre vitraux du cœur de l'église. Cette restauration a été financée en partie grâce à

Jean-Pierre Blazy, député du Val d'Oise, qui, pour la réalisation de ce projet, accorde une subvention tirée de la réserve parlementaire 2014.

La restauration de ces quatre vitraux a duré de 2012 à 2016.

La restauration consistait à :

- desceller les vitraux du mur et de leur structure métallique,
- démonter les vitraux une fois déposés,
- nettoyer les pièces en bon état,
- reproduire les pièces cassées ou disparues,

- reconstituer le vitrail dans son ensemble,
- refaire la structure métallique,
- et enfin remettre en place le vitrail.

Après la réussite de cette réalisation a été entamée, dès 2017, la restauration de l'Arbre de

Jessé situé dans le transept droit, qui fut terminée fin mai 2018.

Après ces restaurations, il est décidé de passer à une étape plus créative, avec la réalisation de six nouveaux vitraux : les différentes propositions doivent d'abord être validées par la représentante du ministère de la culture et par les responsables de la commission diocésaine d'art sacré, ce qui est fait début avril 2019. Les vitraux seront terminés en 2022. Il s'agit de : Esprit Saint, Vie sur Terre, l'Homme et l'Univers, L'âme de la Lumière, et Saint Nicolas.

Activité de la section vitrail

Indépendamment de ces ouvrages, l'atelier est ouvert aux amateurs : les activités se déroulent tout au long de la semaine, en cinq sections avec un formateur dans chacune des sections, du mardi au vendredi soir et le jeudi après-midi.

Les techniques et les réalisations sont multiples : vitrail traditionnel en montage au plomb, vitrail méthode Tiffany, vitrail par fusing et objet de verre par thermoformage. Il y a également une formation à la peinture sur verre dite « grisaille ».

En général, une personne qui débute, arrive à réaliser deux vitraux d'une dimension d'environ 50 X 40 cm au cours de l'année. (*)



Un des vitraux restaurés



par Madeleine RIVÉ

* Pour toute personne intéressée, il est possible d'appeler le responsable de la section vitrail :

M. Jean-Luc RIEHL – tél : 07 79 49 94 00, ou son adjoint M. Georges Corlay – tél : 01 34 71 29 06.

LE CASTOR D'EUROPE

Tout le monde connaît ma figure, avec mon museau pointu et mes dents de devant qui avancent. On ne compte plus les bandes dessinées, les livres pour enfants et les dessins animés qui me représentent comme un animal familier et sympathique. Alors pourquoi les êtres humains m'ont-ils chassé pendant des siècles, pourquoi m'ont-ils décrété "espèce nuisible" et pourquoi se sont-ils acharnés contre moi au risque de me faire carrément disparaître de la surface du globe ? C'est une longue histoire.



Mais je vais commencer par me présenter de façon un peu plus précise, car finalement, savez-vous bien qui je suis ?

Il subsiste deux espèces de castor, celui d'Europe et d'Asie (*Castor fiber*) – ça c'est moi – et celui dit "du Canada" (*Castor canadensis*) – ça c'est mon cousin d'Amérique. On imagine souvent que les castors n'habitent que dans les régions froides, mais certains groupes vivent dans des environnements

arides et chauds, comme par exemple en Arizona, jusqu'au nord du Mexique.

Bien qu'il n'existe pas de différence nette et fiable quant à la forme, la taille, le poids ou la couleur, et bien que nos comportements soient en grande partie similaires, mon cousin nord-américain est une espèce génétiquement différente de l'espèce eurasiatique à laquelle j'appartiens, sans possibilité d'hybridation. Même s'il arrive qu'on se croise sur un même territoire, en Finlande ou dans le nord de la Russie par exemple, on ne se fréquente pas ! Les scientifiques disent que, là-bas au Canada, les castors possèdent huit chromosomes de moins que nous-autres en Europe ; ça ne les empêche pas d'être réputés bien meilleurs bâtisseurs que nous.

En revanche, sachez bien que je n'ai rien à voir avec le ragondin, qu'on appelle à tort "Castor des marais", qui ne construit rien et qui, paraît-il, ne sait rien faire. C'est vrai qu'on se ressemble un peu, mais enfin, il n'a pas une belle queue plate comme nous. Disons les choses comme elles sont, il a une vilaine queue de rat ! Je ne vous parle même pas du rat musqué, trop



© Julien Arbe

petit pour qu'on puisse nous confondre avec lui. Car avec plus d'un mètre de long pour un poids variant entre 15 et 30 kg, nous sommes le plus grand rongeur d'Eurasie.



Et bien sûr, comme tous les rongeurs, nous avons une denture caractéristique : pas de canine (ça, c'est réservé aux carnivores), huit molaires et quatre prémolaires et, ce que tout le monde connaît, deux incisives assez discrètes en bas, et deux à la couleur nettement orangée, qui dépassent en haut, et qui poussent en permanence de sorte qu'il nous faut les user continuellement sinon elles finiraient par nous blesser, et les aiguïser en les frottant les unes contre les autres. En cela nous ne sommes pas différents des autres rongeurs. Mais ce qui est tout à fait unique dans le monde des mammifères, c'est que nos incisives particulièrement développées et taillées en biseau, sont très tranchantes et capables de ronger le bois des arbres, pour les écorcer d'abord et les couper ensuite jusqu'à les faire tomber, des arbres qui peuvent avoir jusqu'à un mètre de diamètre ! Il n'y a que nous qui savons faire ça (je ne vous parle pas des êtres humains qui trichent, en utilisant des haches ou des scies).

Je suis exclusivement herbivore : selon les saisons, je mange des écorces tendres au printemps, puis jusqu'à l'automne des pousses, des fruits, des herbes, des feuilles ; en hiver, je me nourris essentiellement à partir de branches que j'ai accumulées dans une réserve sous l'eau... Je peux aussi consommer des lentilles d'eau, des plantes aquatiques immergées ou leurs rhizomes (ceux des nénuphars par exemple), enfin tout ce que je trouve comme

bon végétal à ma portée, à raison d'environ deux kilos par jour (sauf en hiver bien sûr, où la ration est diminuée de deux tiers).

Ah, il faut que je vous avoue une chose : je suis cæcotrophe, c'est-à-dire que je digère deux fois mes aliments en ravalant mes crottes molles émises dans la hutte ou le terrier, pour en extraire les éléments qui n'ont pas pu être assimilés lors du premier passage. Ça vous dégoûte ? Sachez que la marmotte, le koala, et tout simplement le lapin font pareil. Il ne faut rien laisser perdre ! Mais après le deuxième passage, les crottes sont dures et lâchées dans l'eau. Pour nous il n'y a vraiment plus rien à en tirer ! Ce sont les poissons et divers animaux invertébrés qui vont alors en profiter.

Comme le chat, pouvant être actif le jour et la nuit, j'ai une vision diurne qui distingue les couleurs et une vision nocturne correcte ; mais j'ai surtout une bonne ouïe et un excellent odorat ; de plus, pour ce qui concerne le toucher, je dispose d'organes tactiles ultra-sensibles sous formes de "vibrisses" de part et d'autre du museau et au-dessus des yeux, ce que vulgairement vous appelez des "moustaches".



© Philippe Clément

Pour finir, je dirai que je suis monogame : je passe serment d'être fidèle toute ma vie et je m'y tiens. Je vis avec les enfants de l'année et ceux de l'année précédente, ce qui fait une petite famille très soudée de 4 à 6 individus. Les enfants grandissants quittent le foyer et vont s'installer sur un autre territoire exclusif qu'ils délimiteront, notamment de manière olfactive.

Là où je sors vraiment de l'ordinaire, c'est que je suis un animal particulièrement adapté à la vie amphibie grâce à une fourrure épaisse et imperméable, à de grandes pattes postérieures palmées (les pattes avant sont munies de cinq doigts griffus, avec un pouce en opposition facilitant la préhension) et surtout – caractéristique tout à fait particulière – à une large queue aplatie de forme ovale, épaisse et musculeuse, couverte d'écailles, dans laquelle je stocke des graisses pour l'hiver et qui me sert d'avertisseur (quand il y a un danger, je bas l'eau avec ma queue pour avertir ma petite

et des rivières. Mais nous ne chantons pas ! Il n'y a même pas de terme spécifique pour désigner nos cris, nos plaintes et nos murmures.

Notre présence sur terre est avérée depuis huit millions d'années, au bas mot, bien avant l'apparition du genre *Homo*. Alors je peux vous dire qu'on a eu le temps de s'adapter et qu'on en connaît un rayon en matière d'aménagement du territoire ! C'est pour se protéger de nos prédateurs naturels (et il n'en manque pas : le loup, le coyote, le renard, l'ours brun, le lynx...), c'est pour leur échapper que nous nous réfugions dans l'eau. Malheureusement



© Louis-Marie Préau

famille), de propulseur et de gouvernail lors de mes déplacements dans l'eau. Je peux rester facilement plusieurs minutes en apnée sous l'eau mais la plupart du temps je reste à la surface, avec juste le bout du museau qui dépasse. Georges Buffon, un naturaliste français du XVIII^e siècle, disait de notre espèce qu'elle est unique en son genre, la seule « qui ressemble aux animaux terrestres par les parties antérieures de son corps, et paraisse en même temps aquatique par les parties postérieures. [Cette espèce] fait la nuance des quadrupèdes aux poissons. » Couverts de poils à l'avant et d'écailles à l'arrière, mi-poissons, mi-mammifères, nous sommes en quelque sorte les sirènes des lacs

nous sommes bien obligés d'aller sur terre pour trouver notre nourriture mais, par précaution, nous ne nous éloignons jamais beaucoup de la rive, d'une dizaine de mètres tout au plus. Au moindre danger, hop ! nous sautons dans l'eau. C'est pour cela que nous construisons des barrages, pour installer notre maison, pour édifier sur l'eau la hutte qui nous abritera ou creuser près de la berge le terrier dont l'entrée sera immergée. Et nous faisons comme ça depuis des temps immémoriaux, déjà bien longtemps avant que l'espèce humaine apparaisse sur la Terre. Et vous, les humains, si tard venus, en quelques siècles, vous avez failli nous faire disparaître complètement, aussi bien nous, les

castors eurasiens, que nos cousins américains. Vous nous avez d'abord massivement chassés pour notre fourrure, chaude et très imperméable, pour notre chair assimilée à du poisson et donc autorisée les jours de jeûne, et pour le castoréum, une sécrétion huileuse à l'odeur de musc que nous produisons et que vous utilisez en parfumerie.

Mais surtout, ignorants et prétentieux, ces jeunes freluquets d'êtres humains qui viennent à peine de naître (ils ont 300 000 ans tout au plus) et qui se croient seuls autorisés à habiter le monde (excusez-moi, mais parfois j'ai du mal à contenir ma colère), nous ont catalogués comme étant "nuisibles" ; dès lors, ils ne se sont pas contentés de nous chasser pour profiter de nos caractéristiques physiologiques (et

humains, et nous sommes donc condamnés à disparaître.

C'est peut-être ça que l'Homme ne supporte pas, c'est que nous lui fassions concurrence. Son orgueil en prend forcément un coup ! Avec l'être humain, le castor est le seul animal à modeler le paysage à sa convenance et pour son usage ; mais contrairement à l'homme qui détruit et stérilise, le castor crée des conditions de vie favorables pour quantités d'autres êtres vivants, animaux et végétaux et rend la Terre habitable.

Vous allez me trouver bien prétentieux à oser affirmer une chose pareille de façon aussi péremptoire. Il faut donc que je m'en explique. Vous avez déjà entendu parler d'un certain



© Rémi Masson

c'était déjà assez terrible comme ça), mais ils ont cherché à nous exterminer, notamment en détruisant systématiquement notre habitat. Vous comprenez bien que si on supprime nos barrages, nous n'avons plus aucune protection vis-à-vis de nos prédateurs naturels, nous sommes faciles à piéger par nos prédateurs

René Descartes, un philosophe français du XVII^e siècle ? Parlant des hommes, il disait qu'ils devaient, en développant leur savoir rationnel et scientifique, se « rendre comme maîtres et possesseurs de la nature ». Rien moins ! À partir de là, ils supportaient assez mal que de malheureux rongeurs comme nous soient tout à la

fois « ingénieurs hydrauliciens », « constructeurs » et « forestiers », et de très haut niveau, si je peux me permettre. C'est que profitant de huit millions d'années d'expérience, nous en savons beaucoup plus qu'eux dans tous ces domaines. D'ailleurs, je le dis en passant, d'"espèce nuisible", nous sommes devenus depuis quelques dizaines d'années "espèce protégée", c'est dire qu'on a bien fini par reconnaître notre utilité. Encore mieux ! On nous réintroduit dans des territoires d'où on nous avait sauvagement chassés les siècles précédents. C'est qu'aujourd'hui, l'espèce humaine doit s'adapter au changement climatique qu'elle a elle-même provoqué et faire face à toutes les catastrophes qu'il induit.

Or nous, les castors, nous sommes capables, avec simplement du bois et de la terre, de construire des barrages, si besoin de plusieurs dizaines de mètres de large, et de créer ainsi



© Dan Peppe

d'importantes réserves d'eau, et ça en *low tech*, de manière douce, sans engin, sans pétrole, sans tractopelle et sans béton, avec des produits trouvés sur place et biodégradables, sans dépenser un euro ou un dollar. La courbe et le profil de nos barrages de forme arrondie les rendent similaires à ceux qui auraient été construits par des ingénieurs humains. Sauf que la particularité du barrage des castors, c'est qu'il est léger, construit avec des branches disposées dans le sens du courant et non pas perpendiculairement, de sorte qu'il est perméable : il n'a pas pour effet d'arrêter l'eau, mais simplement de la retenir, de la retarder



© Gyur

dans son parcours. Il laisse passer le flux et se contente de le ralentir en créant une retenue sous forme de lac. Ainsi l'eau peut s'infiltrer dans la terre qui se transforme en éponge.

Nous sommes capables par ailleurs de couper des arbres, sans les tuer, c'est-à-dire en permettant à la souche de produire des rejets sous forme de taillis, car ce n'est pas le tout, il faut bien qu'on puisse continuer à se nourrir. Ainsi nos « coupes sauvages », comme vous dites, loin de dégrader le milieu naturel, favorisent les éclaircies et la multiplication végétative par rejets ou drageons. Après quelques années, on se retrouve souvent devant une zone plus buissonnante qui offre moins de prise au vent que les grands arbres et qui permet un ensoleillement plus important du milieu aquatique.

Force vous a été de constater que nous pouvons vigoureusement et durablement transformer et enrichir un milieu de vie : là où nous sommes réintroduits, nous nous mettons immédiatement au travail. Pas pour vous faire plaisir, mais parce qu'il nous faut aménager notre cadre de vie et, ce faisant, nous avons un effet marqué – que les scientifiques eux-mêmes reconnaissent – sur la biodiversité animale et végétale qui augmente dans les zones

Le saviez-vous ?

"Maraîchage" vient de "marais" : à l'origine le maraîchage se fait dans un ancien marécage – et le sol de ce dernier, très fertile car chargé de limon, a souvent été créé et entretenu par l'activité des castors.

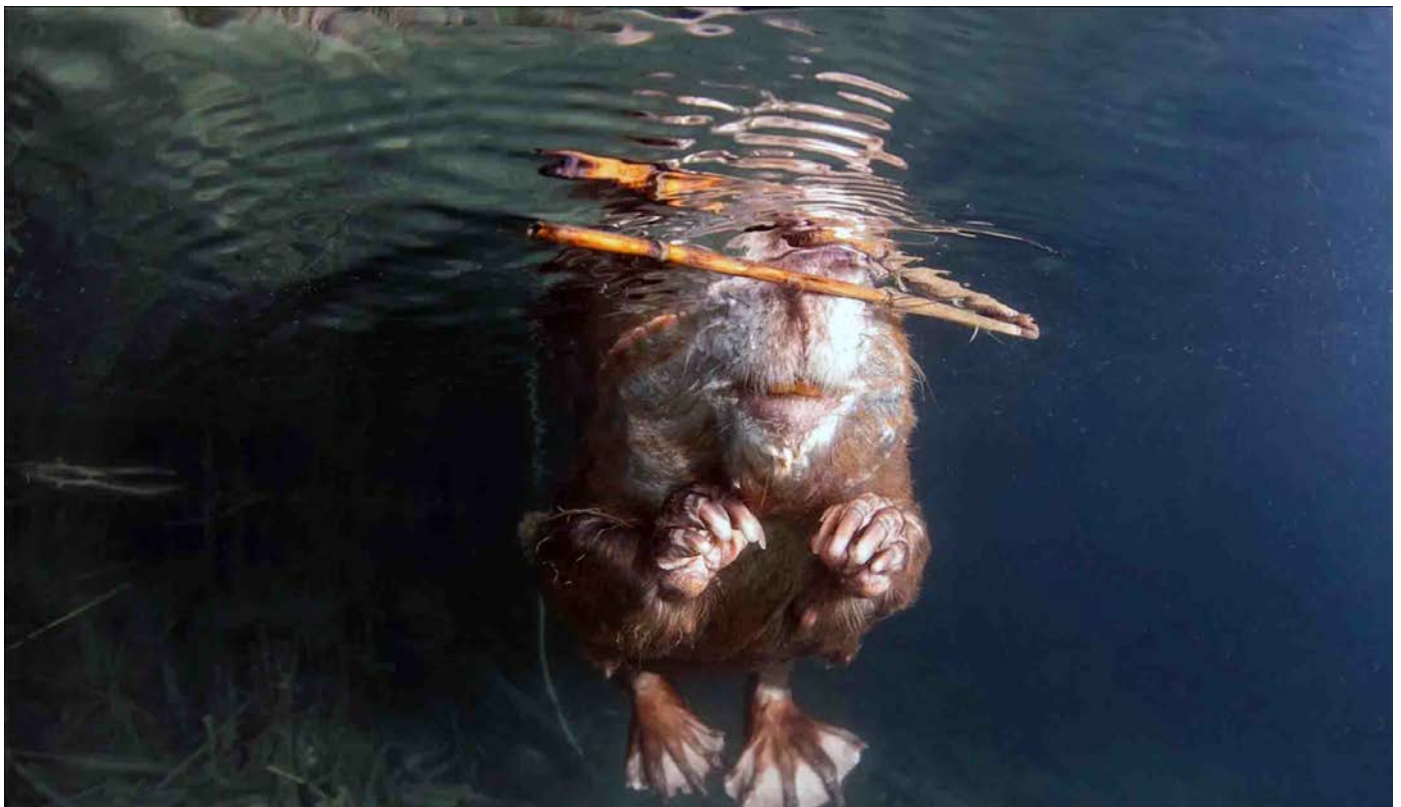
humides que nous créons et que nous entretenons. Car l'eau, c'est la vie ! Capable de régénérer ou d'augmenter la diversité des espèces, le castor est considéré comme un « auxiliaire » de la renaturation et la revitalisation des cours d'eau. Enfin ! Il vous a fallu du temps pour observer, comprendre et respecter notre travail. Grâce à nous, toutes sortes de formes de vie peuvent prospérer avec abondance et diversité : algues et plantes aquatiques, poissons, libellules, batraciens, crustacés d'eau douce et quantités d'autres petites bêtes dont vous ne soupçonnez même pas l'existence. Connaissez-vous seulement les gammares ?

Les hommes n'ont eu de cesse de simplifier les cours d'eau, d'enlever les embâcles et de

supprimer les méandres pour les rendre rectilignes, les endiguer, les drainer, les canaliser, tout ça pour gagner des terres cultivables et constructibles, contrôler et maîtriser les flux pour qu'ils aillent le plus vite possible vers la mer. Ce faisant ils assoiffent les terres, ils les assèchent et les stérilisent. De sorte qu'aujourd'hui l'humanité – mais tous les autres êtres vivants avec elle – subissent tout à la fois des méga-feux du fait que les sols ne sont plus gorgés d'eau et des inondations du fait du ruissellement des fortes pluies sur des sols imperméabilisés. Nous les castors, nous retenons l'eau, nous la ralentissons, nous la rendons à la terre, de sorte que nous limitons à la fois les incendies, les sécheresses et les crues – et nous favorisons la vie.

Alors, tout à fait entre nous, je vous le demande : qui est nuisible, Castor ou Homo ? Et qui est *sapiens* ?

par Jacqueline CHEVALLIER



Sources :

* Wikipédia

* *Rendre l'eau à la terre – Alliances dans les rivières face au chaos climatique* de Baptiste MORIZOT et Suzanne HUSKY
– Éditions Acte-Sud – 2024

© Rémi Masson

FÊTE CHAMPÊTRE À COYE-LA-FORÊT DANS LES ANNÉES 1960

Plusieurs fêtes villageoises se sont succédé à Coye au cours du xx^e siècle : « La fête du printemps » vers 1900, puis « La fête du muguet » créée au début des années 1920, enfin « La fête champêtre » dans les années 1960. Personne ne sait plus en quelle année ça s'est arrêté. Maud Adam qui a bien connu cet événement annuel rassemble ses souvenirs pour nous le faire revivre.



Comme chaque année, on l'attendait depuis longtemps, cette belle journée de juillet. L'événement avait été annoncé jusqu'à Paris. Des affiches à la gare du Nord informaient de notre fête. En 1965, la télé était même venue en reportage. On y avait vu le plus beau de nos chars. Un cygne fait de centaines de fleurs blanches. C'est vous dire l'importance de l'événement !



Juillet 1965, Anita Lejeune Reine de la forêt

TRÉSORS CACHÉS DE NOS ADHÉRENTS

Depuis des mois, le village se mobilisait pour que la fête soit réussie.

Comme tous les ans, les enfants à l'école (il n'y en avait qu'une alors), les familles à la maison, les associations... tous et toutes avaient passé des heures et des heures à confectionner des milliers de fleurs en papier crépon (quarante mille selon certain.e.s) qui seraient disposées une à une sur un support grillagé habillant le char, ou qui seraient utilisées pour réaliser des guirlandes. Chacun mettait la main à la pâte bénévolement, mais c'est la mairie qui prenait en charge le coût des précieux rouleaux de papier multicolore qu'on allait chercher au Petit Bazar. Il fallait que ce soit gai, il fallait que ce soit beau, il fallait que les Coyens et ceux des alentours soient émerveillés par le résultat de tant d'heures de travail.

Toutes ces heures passées à fabriquer les fleurs étaient l'occasion de se retrouver, de papoter, de rire. C'était un peu la fête avant la fête.

Madame Mariage orchestrait le tout et entreposait fleurs et guirlandes chez elle. La maison était ouverte à tous et il y avait bien du monde, avenue des Bruyères, et plus encore les jeudis après-midi.

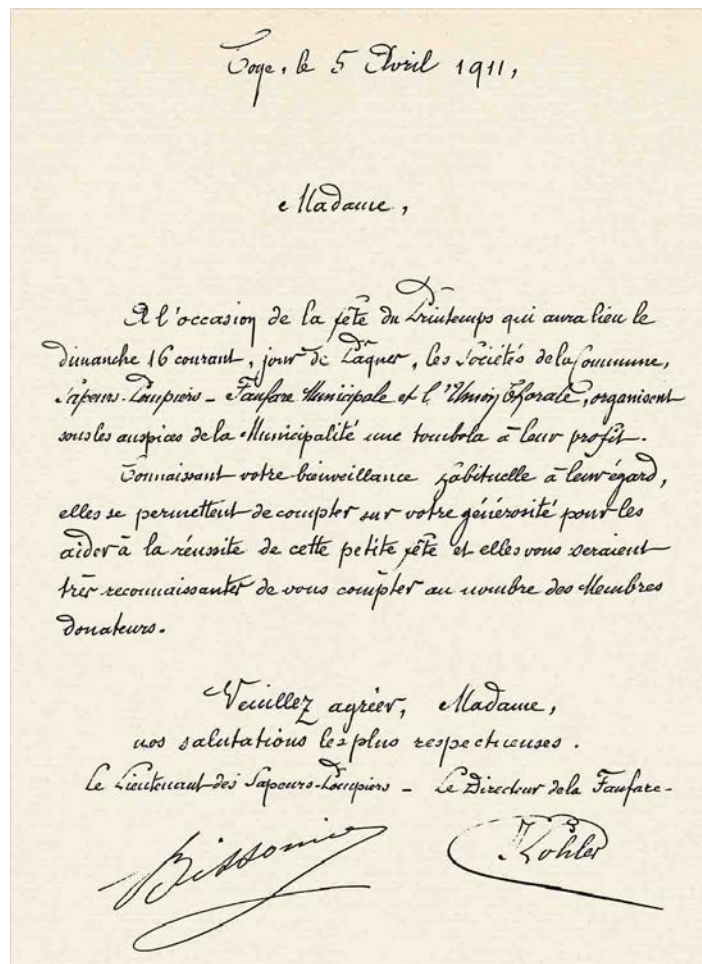
Cette année-là, un char était couvert de fleurs, naturelles celles-ci. Merveille des merveilles ! Le thème était « Provinces de France ». On avait choisi la Normandie.



ainsi pour les femmes. La mère Catu, la mère Pêche... Cette désignation n'avait rien d'irrévérencieux, c'était là l'usage, rien d'autre).

Il fallait bien les tirer, ces beaux chars. On avait mobilisé la dépanneuse du garagiste, le tracteur du marchand de bois, celui de la ferme, on avait aussi fait appel aux fermiers des communes voisines.

Depuis plusieurs jours, on observait le ciel. Nous étions en juillet, pas de raison pour que le soleil ne soit pas de la fête. Il le fallait ! Que deviendraient nos fleurs, nos chars, nos



Top secret ! Le char destiné à la reine était à l'abri des regards, derrière un rideau de fer au Sauter. Les autres étaient entreposés chez Lowagie à la ferme du château, chez Stevenazzi le charbonnier, chez Mourgeon au garage des Étangs, dans la cour du père Tardif le marchand de bois (on avait coutume autrefois d'appeler ainsi les gens. Il y avait le père Froment, le bien-nommé puisqu'il était boulanger, le père Catu, l'autre boulanger, qui en réalité s'appelait Catutel, le père Rémy du bureau de tabac... Il en était également



TRÉSORS CACHÉS DE NOS ADHÉRENTS

robes cousues point à point par toutes les aiguilles de bonne volonté ? Elles étaient allées à Paris, au marché Saint-Pierre, nos tireuses d'aiguilles, pour choisir avec soin les tissus des robes que ces demoiselles porteraient avec élégance.

La fête débuta en fin de matinée dans le parc paroissial, le Parc de la Ruche, près du cinéma. C'est là qu'étaient dressées les tables, qu'était installé le parquet. Eh oui ! on allait manger, on allait danser...

Mais tout d'abord, premiers événements de la journée, l'élection de la reine de la forêt et l'apéritif. Le moins que l'on puisse dire, c'est que le mode de scrutin manquait d'équité. À chaque apéritif commandé, le « buveur » recevait un bulletin de vote. Heureuse candidate celle qui était soutenue par quantité d'amis ou une famille nombreuse ! Celle-ci avait toutes ses chances ...

La belle se verrait récompensée d'un service à café, d'un voyage, d'un électrophone... Ces précieux lots seraient remis, selon l'année, par Sophie Darel, Jean-Marie Proslier, Jean Constantin, Joël Holmes, Claude Véga... C'est que nous avons eu du beau monde à Coye-la-Forêt, en ces jours de fête des années 60 !

Le festin terminé, la reine prendrait place sur le plus beau des chars, entourée de ses demoiselles d'honneur. Les fleurs entourant la reine étaient confectionnées par une professionnelle, madame Germaine Traulet, Mémaine pour la plupart d'entre nous.

Le monde se pressait sur les trottoirs du parcours sillonnant le village. Clic clac !!! Les appareils photos crépitaient. Clap clap !!! On applaudissait sur leur passage, on s'émerveillait.



Retour au Parc de la Ruche. Et que le bal commence ! Valse, tango, paso-doble pour les plus anciens. Pour les jeunes c'était twist, madison, cha-cha-cha et slow.

La journée des festivités s'achevait. Pas pour tout le monde : les bénévoles d'alors, comme ceux d'aujourd'hui, avaient encore à faire, une fois la fête terminée.

Quelques mois plus tard, après que le comité des fêtes, présidé par monsieur Soulenq, aura choisi le thème de l'année suivante, les bonnes volontés se remettront au travail.

Par Maud ADAM



Marguerite Corbier, 2^{ème} à gauche, Reine du muguet en 1945-46. Elle deviendra par son mariage madame Bardeau

Ville de COYE-LA-FORÊT

7^{me} GRANDE FÊTE CHAMPÊTRE

Dimanche 4 Juillet 1965

5 billets donnent droit à l'entrée gratuite

Prix : 1 F

VILLE DE COYE-LA-FORÊT
Le Comité des Fêtes et le Family Cinéma

7^{me} Grande Fête Champêtre
DIMANCHE 4 JUILLET 1965 Parc Paroissial, 2, Rue de Luzarches

BILLET DE PARTICIPATION AUX FRAIS
donnant droit au tirage d'une tombola de NOMBREUX LOTS GRATUITS, parmi lesquels :
Un SALON (Canapé plus 2 Fauteuils) - Un TÉLÉVISEUR RADIOLA, 59 cm. 2 chaînes
Un RÉFRIGÉRATEUR - Une MOBYLETTE... la vraie - Une MACHINE à ÉCRIRE
portative OLIVETTI - Un FAUTEUIL - Un IMPERMEABLE Dame - Un TRANSISTOR
Un ELECTROPHONE - Une PENDULETTE électrique - FER électrique - Caisse de
CHAMPAGNE, etc... etc...

OFFERTS PAR
Les Meubles KUOM, les Ets GIRARD, MOTOCONFORT de Chantilly, les Maisons OLIVETTI,
BEGUIN, la Bijouterie COËL, etc... etc...

CINQ BILLETS donnent droit à l'ENTRÉE GRATUITE et permettent d'assister à tout le Spectacle et au Bal

Tirage le 10 JUILLET
à 14 h. 30 au Cinéma
Prix du billet : 1 Franc

N° 003101

N° 003101

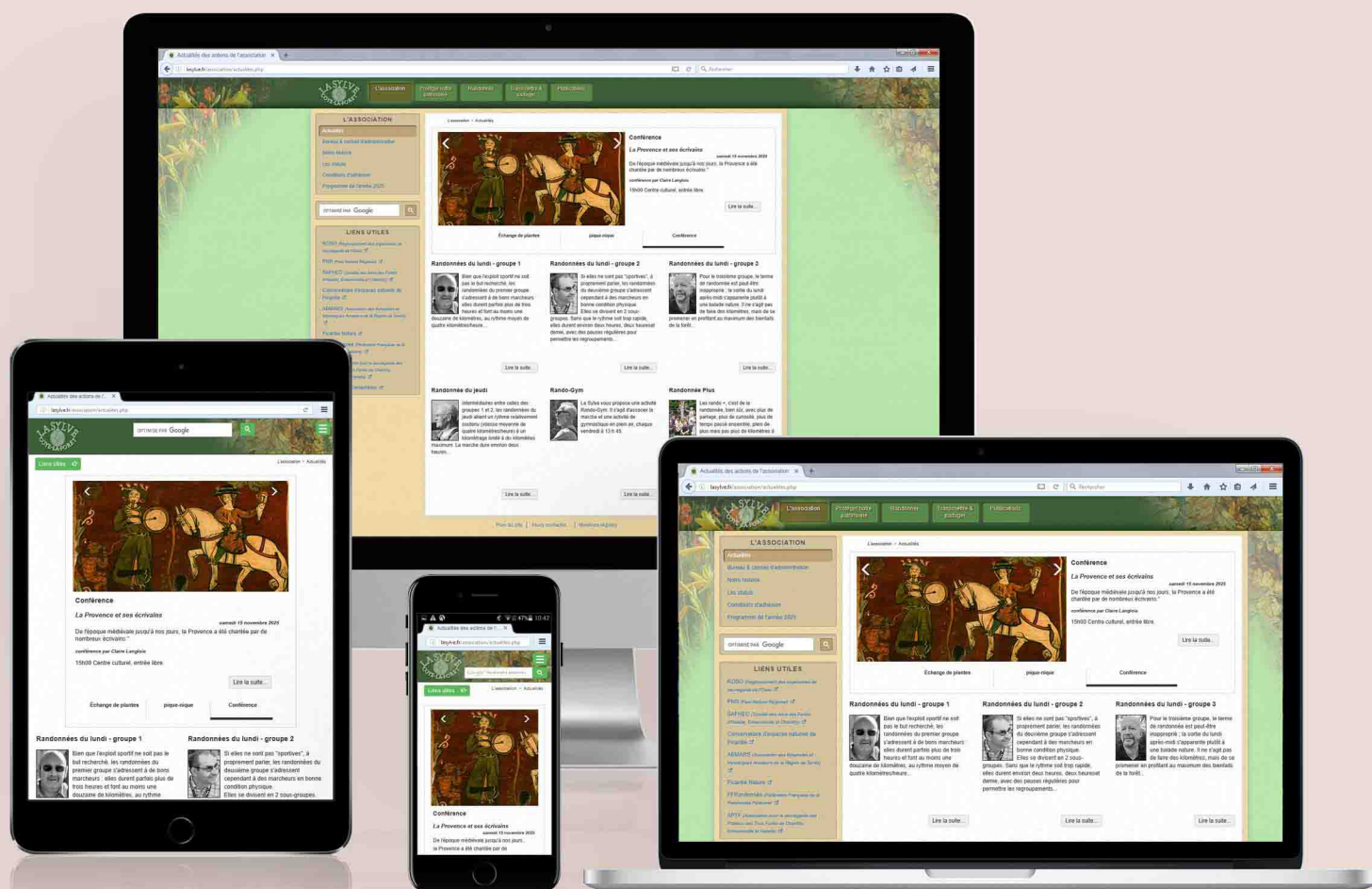
Les lots devront être
réclamés avant le
4 SEPTEMBRE 1965

TÉLÉCHARGER L'ENSEMBLE DES PETITES CHRONIQUES DE LA SYLVE
SUR LE SITE <http://www.lasylve.fr> À LA RUBRIQUE "PUBLICATIONS"



<http://www.lasylve.fr>

Retrouvez dès à présent toute l'actualité de l'association, mais aussi son histoire ainsi que ses réalisations passées, inscrivez-vous en ligne aux randos+, téléchargez l'ensemble des petites chroniques déjà parues ou commandez en ligne les fascicules des *Éditions de la Sylve*.



Plan du site

L'association

- ☐ Actualités
- ☐ Bureau & conseil d'administration
- ☐ Notre histoire
- ☐ Les statuts
- ☐ Conditions d'adhésion
- ☐ Programme de l'année 2024

Protéger notre patrimoine

- ☐ Sentier botanique
- ☐ Échange de plantes
- ☐ Source du bois Brandin
- ☐ Plante invasive
- ☐ Actions réalisées par le passé
 - ☐ Protection des batraciens
 - ☐ La section jardinage
 - ☐ Protection du petit patrimoine
 - ☐ Nettoyage de la nature

Randonner

- ☐ Randonnées du lundi
 - ☐ 1^{er} groupe
 - ☐ 2^{ème} groupe
 - ☐ 3^{ème} groupe
- ☐ Randonnées du jeudi
- ☐ Rando +
- ☐ Grande randonnée annuelle

Publications

- ☐ Parcours touristique
- ☐ Petites chroniques
- ☐ Fascicules en vente
- ☐ Fascicules à télécharger

Transmettre & partager

- ☐ Conférences mensuelles
 - ☐ Année 2025
 - ☐ Année 2024
 - ☐ Année 2023
 - ☐ Année 2022
 - ☐ Année 2021
 - ☐ Année 2020
 - ☐ Année 2019
 - ☐ Année 2018
 - ☐ Année 2017
 - ☐ Année 2016
 - ☐ Année 2015
 - ☐ Année 2014
 - ☐ Année 2013
 - ☐ Année 2012
- ☐ Expositions
 - ☐ La Sylve fête ses 20 ans
 - ☐ Histoire de nos jardins
 - ☐ Gravures & cartes postales anciennes
 - ☐ Papillons – Insectes
 - ☐ Les anciens métiers de la forêt
- ☐ Voyages (thalasso)
- ☐ Pique-nique
- ☐ Sorties mycologiques

